



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52911

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Alain DEMURGER, *Vie et mort de l'ordre du Temple. 1118-1314*, Paris (Editions du Seuil) 1985, 336 p., nombr. ill.

Assez curieusement, l'historiographie française n'avait produit au cours de ces dernières décennies aucun ouvrage sérieux sur l'ordre du Temple. Les meilleurs travaux, novateurs et contrôlés, dans un domaine qui depuis toujours fascine et attire romanciers et colporteurs, sont, ou allemand (l'ouvrage, très fouillé, de M. L. Bulst-Thiele, *Sacrae domus militiae Templi Hierosolymitani magistri, Untersuchungen zur Geschichte des Templerordens, 1118/9-1314*, Göttingen 1974, qui présente à l'heure actuelle la meilleure vérification des sources disponibles) ou anglo-saxon (en ce qui concerne le procès: M. Barber, *The Trial of the Templars*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978).

Les temps étaient mûrs, pour qu'un ouvrage en langue française vienne faire le point, à partir d'une problématique ouverte et sur la base d'une maîtrise complète d'un dossier documentaire qui s'est enrichi ces quelques années de documents importants (A. Gilmour Bryson, *The Trial of the Templars in the papal States and the Abruzzi, Studi e Testi*, 303, Città del Vaticano 1982 publie le seul procès italien parvenu jusqu'à nous, conservé aux Archives du Vatican) et de remarquables études de détail (à titre d'exemple v. l'exemplaire monographie de R. Caravita, *Rinaldo da Concorezzo, arcivescovo di Ravenna, 1303-1321, al tempo di Dante*, Florence, Leo Olschki, 1964, un archevêque peu enclin au fanatisme...). D'autre part, des recherches récentes concernant d'autres ordres chevaleresques avaient ouvert la voie à de nouvelles pistes de recherches, montrant tout l'intérêt qu'on pouvait tirer d'une exploitation plus serrée de la documentation existante, encore largement inexploitée, sur le plan des rapports entre ordres militaires et hospitaliers et leur insertion dans la société (A. Luttrell, *The Hospitallers in Cyprus, Rhodes, Greece and the West, 1291-1440*, Londres, Variorum Reprints, 1978).

L'ouvrage d'A. Demurger ne devrait pas décevoir ceux à qui il est destiné, à savoir à la fois les médiévistes professionnels, qui trouveront ici un livre bien fait, ouvert aux interrogations les plus récentes, condensant de manière intelligente et solide une foule de travaux de détails, très attentif à placer toujours dans leur cadre géographique les problèmes économiques et sociaux, forcément très divers, auxquels se sont trouvées confrontées plusieurs générations de Templiers; les lecteurs cultivés sauront gré à l'auteur d'avoir écrit un livre clair et alerte, d'une approche agréable. Le ton hagiographique dont souffrent tant d'ouvrages sur l'ordre des Templiers n'est ici que rarement perceptible. Obéissant aux impératifs d'une historiographie qui sait prendre ses distances, l'auteur fait, au contraire, l'effort de mettre en relief les contradictions et les responsabilités, finalement relativement bien partagées.

Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Lausanne

Hartmut BOOCKMANN, *Der Deutsche Orden. Zwölf Kapitel aus seiner Geschichte*, München (C. H. Beck) 1981, 319 p.

Quand on découvre que H. Boockmann est né en 1934 à Marienburg, on comprend qu'il ait voulu, sentimentalement, se pencher sur le passé de l'Ordre teutonique. Certes, à le lire, on sent une certaine et compréhensible nostalgie, et il ne cache pas la difficulté qu'il y a pour un historien allemand d'aujourd'hui de s'occuper «d'une région [la Prusse orientale] qui a été précédemment allemande et qui appartient actuellement à la Pologne». Mais en historien conscient de son devoir de critique et d'objectivité, il n'a cherché qu'à exposer et qu'à aider à comprendre le rôle de l'Ordre, non seulement en Prusse, mais aussi dans l'ensemble de l'histoire sociale et culturelle de l'Europe centre-orientale. Son livre écrit allègrement, souvent près des documents, avec le souci d'information générale pour un large public, est aussi un «manuel», émaillé de remarques de méthode et riche d'une récente bibliographie allemande et polonaise, dont les spécialistes tireront grand profit.

Les trois premiers des douze chapitres du livre traitent des origines de l'Ordre et de ses débuts en Allemagne et en Prusse. Les interrogations n'y manquent pas. Si un premier hôpital allemand a existé à Jérusalem avant 1143 et si cet hôpital avait déjà des possessions en Allemagne, quelle relation y a-t-il eu entre lui et le second hôpital, fondé à Acre en 1189-90 par des Allemands, notamment des marchands de Lübeck et de Brême, qui reçut en 1196 un privilège d'exemption et d'où est sorti en 1199 l'Ordre teutonique? Les sources de ces premiers temps sont plus ou moins suspectes car le nouvel Ordre a par intérêt brouillé les cartes pour recueillir les biens de l'ancien hôpital. En tout cas, la période de consolidation s'est achevée sous le grand Maître Hermann von Salza (1210-1239).

On sait que toute la politique de ce dernier, qui fut un des plus importants conseillers de Frédéric II, a tendu à assurer à l'Ordre une grande principauté territoriale, un Etat comme l'on dit couramment. Il faut savoir gré à l'A. de s'être interrogé, avant d'aborder les étapes et les méandres de cette politique, sur les premières implantations de l'Ordre en Allemagne et sur son recrutement. Donations en Hesse, faveur des landgraves de Thuringe, incorporation en 1234 de l'hôpital fondé par sainte Elisabeth à Marbourg, choix de Conrad de Thuringe comme grand maître en 1239 promettaient vers cette date de faire de Marbourg le centre de l'Ordre; et il y avait alors en Thuringe 17 commanderies ou maisons de Teutoniques. Mais qui étaient les frères de cette milice? La moitié, hélas, ne sont connus que par leur nom de baptême; sur les 340 frères qui ont appartenu au XIII^e siècle à la baillie de Thuringe, 105 se laissent néanmoins appréhender socialement; et l'on constate que si 5 étaient d'origine comtale et 19 de petite noblesse, la majorité était issue de familles de ministériaux d'Empire (18) et de ministériaux princiers (56), voire de la bourgeoisie urbaine (10). La même proportion sera fournie par les origines sociales des maîtres et commandeurs en Prusse, avec encore la prépondérance de l'origine géographique de Thuringe et de Saxe. Avant le XV^e siècle où l'on n'exigeait pas des postulants des preuves de noblesse, l'Ordre a fortement été l'émanation de la ministérialité de l'Allemagne moyenne et sa conduite n'a été qu'assez rarement aux mains de grands maîtres d'origine nobiliaire.

Hermann von Salza a poursuivi pratiquement en même temps trois possibilités d'implantation territoriale de l'Ordre. D'abord, au Sud-Est de l'arc des Carpates, il obtint du roi de Hongrie André II, le frère de sainte Elisabeth, le Burzenland, région frontière à charge de défendre le royaume chrétien contre les attaques des Kumans païens (1211). Mais le pape ayant pris l'Ordre, à sa demande, dans la protection au Saint-Siège (1224), le roi s'aperçut qu'il risquait d'être dépossédé par ses défenseurs et il les expulsa en 1225. Entre temps, le Grand maître avait acheté en Palestine un grand territoire près d'Acre (1220), où s'éleva le château de Montfort. Mais, c'est peu après l'échec en Burzenland que se répéta en Prusse à peu près le même jeu avec le duc de Masovie. Certes, missions et croisades en pays païens du Nord-Est n'étaient pas nouvelles: les Portes-Glaives avaient pris pied en Livonie, une mission cistercienne polonaise avait obtenu quelques succès et de petites croisades avaient eu lieu en Prusse entre 1218 et 1223; mais les Prussiens étaient menaçants vers le Sud.

L'A. explique avec beaucoup de perspicacité et de clarté la suite des événements qui ont alors abouti à l'établissement de l'Ordre en Prusse. L'appel à l'aide de Conrad de Masovie n'a pas été immédiatement suivi par l'envoi d'un contingent de chevaliers, car Hermann von Salza voulait une garantie en contre-partie de son intervention. Il alla demander cette garantie à Frédéric II qui par la bulle d'or de Rimini de mars 1226 confirma la promesse du Kulmerland et des terres prussiennes que l'Ordre pourrait conquérir, mais aussi, parce que les terres appartenaient à la *monarchia imperii*, concéda ces territoires avec tous leurs droits. Le diplôme était de toute évidence dicté par le Grand maître, mais la politique impériale y trouvait également son compte. Est-ce à dire cependant qu'Hermann et ses successeurs avaient par là vocation à être princes d'Empire? Le duc de Masovie essaya par la création du petit Ordre de Dobrin (1228) de trouver un instrument contre les Teutoniques. Néanmoins en 1230 Conrad dut enfin lui-même accorder à l'Ordre le Kulmerland et les futures conquêtes en Prusse.

L'authenticité de ce dernier document, dit traité de Kruzwica, a été contestée et le débat a été porté sur le terrain politique, car, si le faux était avéré, c'est toute l'existence légale de l'Etat de l'Ordre en Prusse qui était en cause... A cela vint s'ajouter encore la bulle de Rieti de 1234 par laquelle Grégoire IX prit les terres conquises sous la protection du Saint-Siège et s'y réserva l'institution des évêchés, envisageant par là, peut-être, la création d'un Etat ecclésiastique? Quoiqu'il en soit, H. Boockmann conclut que l'Ordre a bien préparé son établissement en Prusse et qu'il a inversé les rôles avec Conrad de Masovie: tel qui avait sans doute cru pouvoir utiliser les Teutoniques pour ses desseins, a fait le lit de leur Etat prussien. Mais ce serait »illusion« que de vouloir utiliser ces avatars d'une histoire révolue comme arguments dans telle ou telle controverse.

Plutôt que de raconter une fois de plus la conquête commencée dès 1231, l'A. a préféré axer son quatrième chapitre sur l'»étonnante« paix de Christburg de 1249 qui garantissait la »liberté« aux vaincus, mais chassait les non convertis dans le délai d'un mois et confisquait leurs biens; sur la chronique de Pierre de Dusburg et finalement sur l'assimilation des Prussiens. C'est, en effet, à Pierre de Dusburg, qui écrivait vers 1320-1330, que sont empruntés les récits les plus atroces de pillages, d'incendies, de massacres; Boockmann se demande si cette chronique guerrière n'a pas été l'œuvre d'un idéologue qui a grossi les faits de la période héroïque pour maintenir le moral des chevaliers de son temps; en tout cas, pour juger ces faits, nous ne sommes plus à la même échelle: ce qui pour nous est cruauté, était pour les chevaliers service de Dieu... En fait, l'assimilation a été relativement rapide (exemple du prince prussien Skaumand, 1285, dont un descendant en 1361 se nommait Dietrich Skomand et fondait le village de Dietrichdorf...), si bien que au XVII^e siècle la langue même des Prussiens avait pratiquement disparu.

Le chapitre sur »la nouvelle colonisation« de la Prusse est l'occasion pour H. Boockmann d'exposer ce que l'on peut considérer comme la conception de l'Ostsiedlung par la nouvelle génération des historiens allemands. L'ancienne »musique dissonante« entre historiens allemands et polonais tend – scientifiquement – à se rapprocher d'un difficile unisson. Que l'Ostsiedlung soit un des aspects de la croissance et de l'expansion de l'Europe occidentale médiévale; qu'il importe de ne pas prendre »colonisation« au sens moderne du terme, mais à celui de peuplement et de mise en valeur du sol; que les populations autochtones de l'Est aient elles-mêmes participé à cet essor des campagnes et des villes; que les migrations allemandes se soient effectuées par étapes et qu'elles aient foisonné par leur dynamique interne, je ne saurais qu'être d'accord – à condition toutefois de ne pas effacer, très objectivement aussi, tout l'aspect préparatoire des politiques à l'Est des princes allemands et de l'Ordre teutonique lui-même, car qu'aurait-il été de la nouvelle colonisation sans le chemin frayé par les armes, la diplomatie et la mission? L'A. se démarque également de la traditionnelle conception juridique de la ville »fondée«. La ville, dit-il, »est dans le sol«; j'ajouterai »sur le sol«. Lui donner un droit ne peut aller de pair qu'avec son implantation topographique. En Prusse, la plupart des villes neuves de fondation ont été de petites villes de bourgeois-agriculteurs (Ackerbürgerstädte) et elles ont accueilli à côté de colons allemands, venus surtout de Silésie et de Brandebourg, des Prussiens et des Slaves.

Jusqu'au début du XIV^e siècle, l'Ordre n'avait pas eu de gros conflits avec la Pologne. L'occupation brutale de Danzig et de la Poméranie en 1308-1309 a été un tournant, car il ne s'agissait plus de croisade mais de conquête d'un pays chrétien. Cette »affaire« a servi d'aliment, on le sait, à la controverse germano-polonaise des années 1932-1939: dans ce chapitre, l'A. s'est encore efforcé de calmer le débat, car dit-il, l'histoire n'est pas là pour prouver. Au XIV^e siècle, l'Ordre n'a pas moins poursuivi la lutte contre les païens, désormais les Lituaniens, avec la participation à ses »croisades« des princes et de la noblesse non seulement d'Allemagne, mais des pays de l'Ouest et du Sud de l'Europe. Cette guerre contre la Lituanie a été un des chapitres de l'histoire de la civilisation chevaleresque de la fin du Moyen âge. Mais, encore une fois, les choses ont pris un tour nouveau lorsque les princes lituaniens se

furent convertis au catholicisme et que fut réalisée par le mariage de Jagellon et de la petite reine Hedwige l'union lituano-polonaise (1386). La défaite des Teutoniques à Tannenberg (Grunwald pour les Polonais) en 1410 amorça le processus du déclin.

C'est, cependant, la crise interne de l'Etat teutonique qui a précipité sa chute. Il s'est produit, explique l'A., aux XIV^e-XV^e siècles une sorte de divorce entre la population, quels que soient son origine et son statut, qui s'est identifiée au pays, et l'Ordre qui y est resté comme un corps »étranger«. Le nombre des frères n'a cessé de diminuer (700 avant Tannenberg; 300 environ en 1453); le chapitre général, où s'affrontaient des groupes régionaux, a limité étroitement l'action des grands maîtres et des agents de l'Ordre. Les Etats, noblesse et villes, qui s'annonçaient dès la seconde moitié du XIII^e siècle, ont mal supporté les charges et les contraintes monopolistes de l'Ordre, si bien qu'ils n'hésitèrent pas à s'unir avec la Pologne et à se révolter, entraînant ainsi au deuxième traité de Thorn de 1466 la perte par les Teutoniques de la partie occidentale de la Prusse. La liquidation de l'Etat monastique vint enfin de la Réforme par la »sécularisation« de 1525, œuvre du Grand maître Albert de Brandebourg.

La Prusse perdue, l'Ordre a cependant survécu dans le Reich jusqu'à son abolition par Napoléon en 1809. Il s'efforça certes de se réorganiser, installa l'administration de la Grande maîtrise à Mergentheim, mais il fut accaparé à partir de 1641 par des princes de la maison de Habsbourg, puis par les Wittelsbach. Après 1815, reconstitué sous le nom de »Ritterorden«, son siège passa à Vienne dans la main de la maison impériale. L'abdication des Habsbourg (1923) mit à nouveau fin à ses activités religieuses et hospitalières. Ressuscité encore en 1929 comme »Deutscher Orden«, supprimé par le National-socialisme, son action a repris après la Guerre, surtout en Autriche, Sud-Tyrol et République fédérale allemande. Tout cet exposé de H. Boockmann sera particulièrement instructif pour les lecteurs français.

Le dernier chapitre revient sur la façon dont l'Ordre teutonique a été perçu par l'historiographie et la mentalité historique aux XIX^e et XX^e siècles. Son histoire médiévale n'a été découverte qu'à la fin du XVIII^e siècle et l'A. attribue l'intérêt alors porté aux Teutoniques à la guerre de libération contre Napoléon: la chevalerie teutonique a été ressentie comme modèle de l'Ordre de la Croix de fer et des combattants de 1813. L'essor de la science historique a fait le reste avec l'ouverture en 1822 des archives de Königsberg et l'œuvre des historiens J. Voigt et L. von Treitschke. Les ultimes pages évoquent la place historique de l'Ordre, de Marienburg en particulier, dans la propagande et la symbolique national-socialiste. Du côté allemand, comme du côté polonais d'ailleurs, une littérature débridée s'est déchaînée. H. Boockmann de conclure, de façon un peu surprenante, que l'apaisement est venu »des changements de frontière de 1945«, mais aussi de »l'intelligence«. Quoiqu'il en soit, nous possédons avec ce livre un compendium d'une lucidité remarquable qui apprendra beaucoup aux chercheurs français sur les réalités de cette aventure aussi passionnante que parfois dramatique de l'Ordre teutonique.

Charles HIGOUNET, Bordeaux

Jean de BEER, Saint Louis, Paris (Payot) 1984, 277 p. – Jean DEVIOSSE, Jean le Bon, Paris (Fayard) 1985, 552 p.

Voici deux biographies qui, à première vue, inspirent confiance, ne sont-elles pas munies de solides appareils scientifiques: Bibliographie, tableaux et cartes de Jean de Beer (p. 259-277), notes, tableaux, bibliographie et index de Jean Deviosse (p. 485-550). La lecture en révèle pourtant, très vite, le souci primordial d'y satisfaire aux basses passions du jour, assorti d'un style désinvolte, lamentable. Deux exemples seulement.

Jean de Beer, p. 145: la reine Marguerite, dit l'auteur, part à la croisade contre son gré. »Elle